

L'héritage

Lisette Simon

1^{er} prix du public du concours d'écriture de nouvelles 2003

Sang pour sang POLAR

Ceci est mon testament. Dans quelques jours, je ne serai plus. J'aurai mis un terme à ma triste destinée. Mais je rédige ces lignes dans la plénitude de mes facultés et j'affirme sur l'honneur que les étranges événements dont j'ai été le témoin se sont déroulés exactement comme je m'apprête à les rapporter.

S'ils toléraient quelque explication raisonnable, je n'en serais pas réduite, hélas, à une si déplorable extrémité.

Je sais exactement quand s'accomplira mon funeste destin. Ce sera le 30 octobre prochain. La date fatidique est inscrite. Je tomberai dans le Rhône et on repêchera quelques jours plus tard mon corps livide et gonflé... Peut-être d'ailleurs, ne le retrouvera-t-on jamais... Les pluies torrentielles de ces derniers jours ont amené les digues au point de rupture. Le fleuve bouillonne, rageur et impatient d'atteindre la mer... Peut-être m'emportera-t'il jusqu'à la Méditerranée ?

Je connais le sort terrible qui m'attend. Et pourtant rien ne le laissait prévoir voici quelques jours à peine. La lettre de mon cousin Édouard Stéphane, notaire en Arles, m'informant que j'étais la légataire universelle d'un lointain parent, était plutôt une bonne nouvelle. Je n'éprouvais aucun chagrin de la mort d'Isidore. Je pensais à la maison de Camargue... Je ne l'avais jamais visitée mais je savais que c'était une maison ancienne et j'espérais qu'elle abriterait suffisamment de recoins sombres pour que je puisse y installer un petit laboratoire photographique. J'allais pouvoir m'y adonner à mon travail en toute quiétude.

Édouard Stéphane me reçut avec une froideur guindée et une vague hostilité. Sans doute, était-il jaloux de la préférence d'Isidore pour la petite cousine. Je ne m'attardai pas à l'étude... Aucune sympathie n'émanait du personnage et j'avais d'autres chats à fouetter...

La terrasse ombragée d'un café me parut hospitalière et je m'attablai devant un soda pour relire tranquillement les papiers que m'avait remis le clerc.

– « Excusez moi, Mademoiselle, mais je dois vous parler » Je reconnus la secrétaire de l'étude.

– « Jeune et jolie comme vous êtes... Je suis sûre qu'il ne vous a rien dit... » bredouilla-t-elle en s'emparant d'autorité d'une chaise en face de moi. Je levai les yeux sur son imposante personne, un peu interloquée.

– « Il n'est pas content, c'est sûr... Il la voulait pour lui, cette maison... Il l'aurait certainement vendue très vite d'ailleurs. C'est qu'il ne reste plus beaucoup de temps avant le malheur... »

Je levai la main pour endiguer ce flot de paroles, mais elle continua.

– « Seulement, moi, je dois vous prévenir... Vous comprenez, c'est terrible... Il faut que vous sachiez... Cette maison... Elle est maudite !

Elle s'arrêta pour reprendre son souffle et vérifier l'effet que ces mots avaient produit sur moi. Je tentai de faire bonne figure. J'attendais la suite qui ne tarda pas.

– Votre cousin Isidore s'est noyé, il y aura deux ans le 30 octobre... »

– « Je le sais, un tel accident, c'est bien triste » dis-je en prenant un air de circonstance.

– « Mais ce n'était pas un accident... C'est la malédiction ! »

– « Madame, je vous en prie... »

– « C'est la malédiction, vous dis-je. Ce n'est pas possible autrement... »

– « Mais qu'est ce que vous racontez ? » la coupai-je, excédée...

Elle m'interrompit, fébrile.

– « Savez-vous que Raymond, qui habitait la maison avant lui, s'était noyé le même jour, quatre ans auparavant ? »

Elle marquait un point, je haussai les sourcils.

– « Je dois reconnaître que la coïncidence est troublante » murmurai-je.

– Le ton de sa voix atteignit le contre-ut, elle était au bord de l'hystérie. J'eus la désagréable impression de sentir quelques poils follets se hérissier sur ma nuque.

– « Ce n'est pas une coïncidence, glapit-elle, parce que, huit ans avant ça, le précédent propriétaire s'est noyé aussi, et seize ans plus tôt, c'est sa femme qui est tombée dans le Rhône, le 30 octobre 1972... »

La bonne âme avait maintenant toute mon attention. Elle se calma d'un coup : elle tenait son auditoire.

– « Ça remonte à la guerre. À cette époque, les propriétaires de la maison, c'était de riches juifs qui vivaient à Paris. Quand les Allemands sont arrivés, ils se sont réfugiés ici... Vous pensez bien que ça a fait jaser ! Certains pensaient qu'ils n'étaient pas venus sans biscuits et qu'il devait bien y avoir un magot sous leur matelas... Ça a donné des idées à plus d'un. Si bien, qu'un jour, eux aussi ont eu un accident !

Notez bien qu'il n'y a pas eu d'enquête... Ils ont disparu, tout simplement. Et, en 40, des juifs qui disparaissaient, ça n'intéressait pas grand monde. Seulement, il y avait eu un témoin... Un fada que personne n'a voulu écouter. C'était mon frère. Mais moi, j'ai bien été obligée de l'écouter... Toutes les nuits, il faisait des cauchemars...

– « la jolie dame, la jolie dame » qu'il disait, « soyez maudits » qu'il criait. J'ai bien fini par comprendre que les gardiens de la maison avaient assassiné ces pauvres gens et jeté leurs corps dans le Rhône, mais, qu'avant de mourir, la femme avait eu le temps de lancer une malédiction.

– « Je reviendrai me venger » avait-elle dit.

Après leur crime, les gardiens se sont appropriés la maison et ils ont sûrement cherché le trésor... Mais tintin !!!

Si trésor, il y avait, ils ne l'ont pas trouvé, c'est sûr... Ils ont continué à vivre là, avec Anaïs leur fille unique. Seulement, quand Anaïs a eu 27 ans, l'âge de la Juive, celle-ci est venue la chercher... »

Surtout, conserver son sang-froid.

Je fis signe au garçon d'apporter à boire à la dame. Elle saisit le verre embué qu'il lui tendait et avala le contenu d'un coup. Une grande inspiration, les yeux fermés : elle ménageait ses effets.

– « Cette pauvre Anaïs, soupira t'elle, glisser ainsi depuis la digue jusque dans le fleuve ! Je la connaissais bien, allez ! Nous étions du même âge ! Elle se promenait avec Théo, un gars bien gentil et très amoureux, vous pouvez me croire ! Ils s'étaient mariés un mois avant ! Il a raconté comment elle avait voulu cueillir quelques fleurs tout près de l'eau. Il lui avait pourtant bien dit que la berge était boueuse, de faire attention. Mais elle n'avait fait qu'en rire.

– « j'ai le pied sûr comme une chèvre du Rove !!! » lui a t'elle lancé.

Désespéré et impuissant, il a assisté au drame. Les eaux tourbillonnantes ont emporté Anaïs. On l'a retrouvée trois jours plus tard dans les roseaux. Un gendarme a dit qu'elle ressemblait à Ophélie : il avait vu Hamlet, l'été précédent en Avignon... Après ce terrible accident, Théo n'a plus jamais été le même. Il ne s'est jamais remarié. Quand ses beaux-parents sont morts à leur

tour, il est resté seul dans la maison. Il ne parlait à personne, un vrai sauvage, mademoiselle ! Ses chiens et son fusil, c'est tout ce qui comptait... On comprend qu'il ait fini par tourner neurasthénique ! Quand on l'a retrouvé à 20 km d'ici, personne ne s'était encore aperçu de son absence ! ! ! Et il était mort depuis une semaine au moins... Certains ont dit que c'était un accident, d'autres ont pensé qu'il s'était suicidé. Vous comprenez, il ne s'était jamais remis du décès d'Anaïs. Il l'aimait trop. Il a mis du temps, c'est vrai... Mais le chagrin a fini par le tuer... Ça, c'est ce qu'on a dit... Même moi, à l'époque, j'y ai cru »

La dame cessa de parler et je ne tentai pas de reprendre le dialogue... Ces informations m'avaient secouée. Il me fallait un peu de temps pour les assimiler et mettre de l'ordre dans tout ça.

Voyons, ce n'est possible... Nous sommes au XXI^e siècle! ! ! Les histoires de sorts et de malédictions, c'est bon pour le Moyen Age. Il doit y avoir – il y a sûrement – une explication rationnelle à tout ça. Il suffit de chercher et on trouve. Je vais trouver.

La grosse dame qui me regarde en jubilant, l'air navré, ne réussira pas à me faire fuir en hurlant.

Je ne doute pas une seconde que ce soit son patron, 1^e notaire, qui l'ait envoyée me raconter cette histoire à dormir debout... Il veut la maison, c'est sûr. Il commence par essayer de me terroriser puis il va me proposer de l'acheter pour une bouchée de pain... Voilà une bonne explication.

– « Voilà une histoire bien intéressante » murmurai-je...

Soudain, je la vis se figer. Édouard Stéphane sortait de l'étude. Elle se leva précipitamment.

– « Je dois vous quitter » souffla t'elle, et elle s'enfuit, manquant renverser sa chaise au passage.

Il me sembla que sa hâte était injustifiée : le notaire ne prêta aucune attention à la terrasse du café et à ses occupants. Tournant le dos, il s'éloigna du côté opposé.

Je fis signe au garçon, impassible sur le pas de la porte – il devait connaître l'histoire par coeur – de m'apporter l'addition. Il s'empressa d'obtempérer mais tout en lui tendant un billet de dix euros, je gardais dans mon oreille le son de la voix de la conteuse.

Je dois avouer que j'étais désagréablement impressionnée. Je ressentais beaucoup moins d'enthousiasme à prendre possession de mon nouveau domaine... Celui dont j'avais tant rêvé... Et pourtant, je devais me faire une raison: j'avais donné congé de mon appartement parisien quelques jours plus tôt, mes modestes moyens ne me permettaient pas de m'installer plus de quelques jours à l'hôtel, je ne connaissais personne dans la région susceptible de m'héberger... J'étais « obligée » d'aller loger dans la maison près du Rhône...

Cette perspective ne m'enchantait plus vraiment.

Je repris ma petite Clio garée sagement à l'ombre des platanes centenaires et filai vers le sud, en direction de ce lieu maléfique où m'attendait mon destin.

En atteignant l'endroit, je me rassérénai. La maison au toit de tuiles roses qui tournait le dos au mistral n'avait rien d'inquiétant. Le soleil couchant donnait à ses vieilles pierres la couleur du miel et les trois mûriers tordus qui gardaient la cour n'étaient que de vieilles sentinelles un peu rhumatisantes et parfaitement débonnaires.

C'était une maison sans mystère, typique de Provence.

Lorsque j'y pénétraï, elle me parut moins accueillante : elle était froide et sombre, l'odeur de poussière et de renfermé était forte.

L'électricité avait été coupée et je m'empressai d'ouvrir les persiennes afin de faire la connaissance de mon royaume. Je fus un peu déçue. La pièce dans laquelle je me trouvais, était assez vaste et haute de plafond. Mais le mobilier était consternant. « Ce n'est pas de l'ancien, c'est du vieux... » murmurai-je, un peu surprise, tout de même. Les précédents propriétaires avaient été plus ou moins « artistes ». Je m'étonnais qu'ils aient eu si peu de goût pour le cadre dans lequel ils vivaient... Mais qui peut se vanter de connaître les gens ? La cuisine attenante n'était guère mieux lotie: un vieux frigo et une gazinière côtoyaient une table couverte de Formica. Une pierre creusée et percée d'un trou servait d'évier. Des étagères et une armoire de cuisine un peu bancal complétaient l'ameublement.

Les deux chambres contiguës n'étaient pas plus reluisantes. Découragée, je jetai un coup d'oeil à la salle de bain et aux toilettes : elles me parurent à l'avenant. J'étais navrée. Je renonçai à emprunter l'escalier étroit qui conduisait à l'étage. Les papiers de propriété indiquaient qu'il s'agissait d'un grenier... J'aurais tout mon temps pour visiter.

Ma montre indiquait 16 heures, je décidai de retourner en ville. J'avais repéré un super marché en périphérie. J'allais y trouver tout ce dont j'avais besoin...

Une grosse lampe de poche, un matelas gonflable, un duvet, des produits d'entretien, quelques provisions de bouche firent mon bonheur. Un diner rapide à la cafétéria et je repris le chemin de la maison sous la lune.

À la nuit noire, le lieu était franchement sinistre. Pas question de faire du ménage à cette heure. Je me contentai de balayer un coin de carrelage, gonflai mon matelas et me glissai dans le duvet. La journée avait été dure, je m'endormis aussitôt.

Le jour se levait lorsque je m'éveillai. Je déjeunai de quelques biscuits, d'un verre de lait froid et d'une pomme. Le mistral s'était levé dans la nuit et la maison gémissait sous ses coups de boutoir. Il faisait un froid polaire malgré le soleil qui apparaissait, rouge à l'horizon. Je me mis au ménage.

Vers 11 heures, les tomettes débarrassées de leur couche de crasse et les meubles de leurs poussières, je décidai de m'octroyer une récréation. J'avais repéré sur la route un panneau écrit à la main : « Œufs, miel, fruits et légumes. Produits de la ferme en vente ici. »...

Il s'agissait de mes plus proches voisins. Le prétexte d'acheter me donnerait aussi celui de me présenter.

– « Appelez-moi Daphnée » dis-je en leur serrant la main.

De l'extérieur, la maison des Carandol ressemblait à la mienne. C'était des gens charmants : ils me firent fête.

Après une demi-heure de conversation à bâtons rompus, ils sortirent les verres, la bouteille de Carthagène, les olives noires, les anchois salés et nous primes l'apéritif. Naturellement, nous en arrivâmes à la maison et à ses précédents propriétaires.

D'un ton badin, je relatai à ces braves gens le récit de la secrétaire d'Édouard Stéphane. Ils connaissaient l'histoire, bien sûr. Mme Carandol, le nez frémissant d'impatience, se hâta de m'instruire de la suite.

– « Après la mort de Théo, la maison est revenue à Raymond. C'était le cousin d'Anaïs et il habitait Paris... Il venait surtout en automne. C'était un original... un peintre. Il faisait de très beaux tableaux, surtout des paysages. Il aimait bien représenter le fleuve et les taureaux. Je me souviens qu'il passait des journées entières devant son chevalet, installé sur la berge. Et lorsqu'il faisait trop mauvais, il peignait d'après des cartes postales anciennes... Il en avait toute une collection.

J'ai bien connu Raymond. A l'époque, nous n'étions pas encore mariés, M. Carandol et moi. Nous avons sympathisé : J'aime les artistes, moi !

Nous n'avons jamais parlé de la malédiction. Tout le monde pensait que c'était fini, cette histoire... que la Juive s'était vengée...

Il me racontait sa vie parisienne. Nous sommes devenus très amis... Oh, mais ! Attention ! Ne vous y trompez pas ! En tout bien, tout honneur !

D'ailleurs moi, j'avais très vite compris que les femmes ne l'intéressaient pas ! Il avait un ami de coeur... Moi, ces choses-là ne me dérangent pas... Quand Isidore est arrivé, après la mort de Raymond, pour recevoir l'héritage, je n'ai pas été choquée. C'est normal que Raymond ait tout légué à son ami... Quoique je me demande bien pourquoi il l'aimait tant !

Il souffrait beaucoup de son indifférence et de ses incartades. Les derniers temps, il redoutait même une rupture... D'ailleurs, moi, je crois que c'est ce qui s'est passé. Un coup de fil : « C'est fini ! » et hop, le pauvre Raymond saute dans le fleuve... Un peu poussé par la Juive, peut-être...

M. Carandol profita de la seconde où son épouse reprenait son souffle, il voulait en être lui aussi.

– « En tout cas, cet Isidore n'était pas du tout comme Raymond. Il se donnait des airs de monsieur, mais on sentait bien que ce n'en était pas un. C'était un arrogant. Il méprisait les gens d'ici. C'est bien simple, il ne nous a jamais invité chez lui, même pas pour un apéritif ! Rien ! Il devait craindre qu'on lui use ses chaises... Il n'était là que pour l'argent, c'est sûr. Et quand il s'est aperçu qu'il n'y en avait pas, il est devenu tout à fait désagréable avec ses voisins. Comme si nous y étions pour quelque chose, pauvres de nous !... »

Il était temps de prendre congé de ces braves gens, non sans avoir fait l'emplette d'un pot de miel et en leur promettant de revenir les voir très vite.

Deux heures plus tard, assise sur le tas de pierres écroulées à côté du vieux ponton qui s'avance vers l'eau depuis la digue, je regardais sans la voir l'eau boueuse du fleuve. Ma pensée ne pouvait se détacher des étranges événements qui m'avaient été racontés et j'essayais de les associer avec les éléments en ma possession, afin de donner un semblant de cohérence à cette histoire.

J'avais fait la connaissance de Raymond à Paris, au vernissage de sa première exposition.

Comme tous les artistes, il était soucieux de conserver une trace de ses tableaux lorsqu'il les aurait vendus. Il m'avait donc demandé de les photographier et de lui constituer un catalogue.

Il était très inspiré par les paysages camarguais. Lui même possédait une maison au bord du Rhône, me confia t'il. Au fil des semaines, nos relations prirent un tour plus familier et c'est ainsi qu'il en vint à me parler de la légende de la « malédiction de la Juive » attachée à la maison... Cette anecdote romanesque enchantait notre côté bohème, mais nous pensions bien que, si elle avait nourri des générations d'esprits enflammés, elle était sans fondement, tout au moins en ce qui concernait le trésor.

C'est à peu près à cette époque que je lui présentais Isidore, dont il tomba immédiatement très amoureux.

Le catalogue réalisé, je perdis Raymond de vue. Je continuai, cependant, d'avoir de ses nouvelles de temps en temps par Isidore.

Fin octobre 1996 – cette date est gravée dans ma mémoire – je rencontrai mon cousin dans une brasserie de Montmartre. Installée devant un café, je l'écoutais me raconter une histoire un

peu folle... Raymond venait d'hériter de sa grand-mère. Il avait trouvé, dans une boîte à biscuit, parmi d'autres papiers, toute une série de lettres : la correspondance de la cousine Rachel... Curieux et amusé, Raymond avait pris la peine de lire ces billets. Dans le premier, daté de janvier 1940 la cousine remerciait « encore une fois », la grand-mère de lui avoir recommandé ses petits-enfants pour garder la maison de Camargue. En arrivant sur place, elle avait pu constater que le logement était très bien tenu et s'était félicité de l'efficacité et de la disponibilité de ces braves gens. Les autres lettres relataient la vie de tous les jours des exilés. Leur nostalgie d'avoir quitté Paris, la joie de découvrir la vie provinciale, angoisse des événements, les petits soucis quotidiens. La correspondance s'arrêtait le 22 septembre 1940. La dernière lettre était, de loin, la plus intéressante. Après quelques considérations d'ordre général, Rachel écrivait:

– « Ma chère cousine, j'ai en vous la plus totale confiance. Vous savez que nous avons quitté Paris assez précipitamment. Nous avons quand même pu emporter la totalité de mes bijoux ainsi qu'un peu d'or... Mais les événements sont tels que nous ne nous sentons plus en sécurité nulle part. »

Nous avons décidé de dissimuler ce qui est notre assurance pour l'avenir. Dans l'hypothèse où notre destin serait, comme je le crains, des plus tragiques, je veux que vous puissiez retrouver le coffret contenant notre bien. Je sais que vous saurez en faire bon usage. Ainsi donc, nous l'avons enterré au pied du vieil oratoire,... »

Inutile d'aller plus loin. Le trésor existait. Il était caché quelque part, là-bas, en Camargue... il suffisait d'aller le chercher.

Pourquoi la bonne grand mère n'y était elle pas allée elle-même? La question nous tarauda longtemps.

Je pense qu'après la guerre, l'évocation de ses amis disparus et de tous les malheurs qu'elle avait subis jointe à une dévotion fervente lui avait fait renoncer à un voyage périlleux. Elle aussi avait du penser que cet héritage était maudit. Nous ne saurons jamais vraiment pourquoi elle ne chercha pas à entrer en sa possession.

Mais en 1996, les fantômes du passé n'existaient plus. Raymond et Isidore étaient bien décidés à mettre la main sur le pactole. Isidore allait profiter du week-end de la Toussaint pour rejoindre son ami dans le midi afin de l'aider dans ses fouilles.

Le 1er novembre au matin – c'était un lundi – un coup de sonnette impérieux me sortit du lit. Ébouriffée et encore un peu endormie, je découvris Isidore sur mon paillason. Fébrile, il me repoussa à l'intérieur de mon petit deux-pièces et se précipita à ma suite. Les explications qu'il me fournit à sa présence chez moi à cette heure indue me bouleversèrent.

Comme prévu, il s'était rendu en Provence le samedi précédent... Les deux hommes n'avaient pas attendu pour se rendre au petit oratoire qui marquait l'entrée du chemin de terre conduisant à la maison. Là, ils avaient creusé, fouillé, déplacé les pierres... En vain. Ils n'avaient rien trouvé. Déçus, ils avaient fait quelques pas avant de se retrouver sur la digue du Rhône. En plein désarroi, ils avaient cherché à comprendre où pouvait être leur erreur. Raymond avait toujours, dans sa poche, une fiasque d'alcool. Pour se remettre de leurs émotions et se réchauffer, ils l'avaient bue... Les reproches et les récriminations n'avaient pas tardé. Ils s'étaient disputés. L'alcool aidant, ils en étaient venu aux mains. Isidore me jura qu'il s'agissait d'un accident et je le crus... Raymond était tombé, sa tête avait heurté un rocher, il était mort. Affolé, son compagnon avait poussé le corps dans le fleuve et le Rhône, une fois encore avait fait office de fossoyeur...

Il y eut une enquête, bien entendu. L'autopsie pratiquée révéla que Raymond était mort noyé. On conclut à un accident. Le peintre, ivre, était tombé sur un rocher, s'était blessé à la tête et assommé, titubant, s'était relevé pour partir dans la mauvaise direction...

Isidore ne fut pas inquieté. Personne ne l'avait vu en Camargue et je dis au policier chargé de l'enquête qu'il avait passé le week-end de la Toussaint à Paris avec moi. Le malheureux était assez traumatisé par le drame, je jugeai inutile de lui imposer une explication qui n'était pas vraiment nécessaire.

Quelques mois plus tard, mon cousin ayant hérité de la maison s'y installa. Je me doutais qu'il ne désespérait pas de trouver le fameux trésor...

Le temps passa. Je continuais d'exercer mon métier de photographe. Je quittai mon petit appartement pour un logement un peu plus grand... Ce fut pour moi l'occasion de mettre de l'ordre dans mes archives et c'est ainsi que je retrouvai les planches contact des épreuves que j'avais réalisées pour Raymond quelques années auparavant. Les tableaux dont il avait voulu garder la mémoire étaient là, devant moi. Pourquoi les ai-je regardés ? Quelle impulsion m'a fait me pencher sur ces oeuvres ? Quelle prémonition a guidé ma recherche ? Je crois .aujourd'hui que la malédiction était toujours présente, flottant dans l'air comme une menace. J'ai trouvé. Les tableaux m'ont révélé leur secret. En parlant de l'oratoire, Rachel ne pensait pas à celui dévasté par les deux chercheurs... Pendant la guerre, il en existait un autre, écroulé dans les années cinquante à la suite d'une crue du fleuve. Raymond en avait peint une représentation d'après une carte postale ancienne. Je ne doutai pas une seconde que ce fut là le réceptacle du trésor de la « Juive ». Je téléphonai immédiatement à Isidore pour l'informer de cette nouvelle.

Quelque temps plus tard, j'appris que mon cousin était mort. Noyé lui aussi, comme les autres. Tous les autres. Une fois de plus, l'enquête n'aboutit à rien. Je devins l'héritière de la maison maudite.

En arrivant en Arles, je n'imaginai pas une seconde être moi-même victime de la malédiction. Je ne recherchais pas le trésor, je n'avais de liens que très lointains avec son histoire. Rationnelle et prosaïque, j'étais certaine de rompre la chaîne de la fatalité...

Une semaine est passée depuis mon arrivée dans la maison de Camargue; et me voici, encore une fois au bord du Rhône. Installée, comme tous les jours, à l'endroit que j'aime malgré tout: le vieux tas de pierres écroulées à côté du ponton familial et tragique. C'est là que m'attend mon destin. Je l'ai compris cette nuit.

Le mistral se déchainait et la maison hurlait. Les courants d'air s'infiltraient par tous les interstices : sous les portes, dans les conduits de cheminées, sous les tuiles... C'était le sabbat. Impossible de dormir par ce temps, surtout lorsque tous les fantômes de la demeure dansent la farandole dans votre tête... Anaïs, Théo, Raymond, Isidore ... serai-je la suivante ? Et après moi, Édouard. Stéphane.? Soudain, je sursautai... Mais oui, bien sûr. Bien sur que nous étions maudits; que nous devions mourir... Je ne croyais pas un instant que la Juive y soit pour quelque chose. Mais ces morts, la coïncidence des dates. J'étais bel et bien prise dans une toile d'araignée. Une volonté malfaisante agissait dans l'ombre. Depuis des années peut-être... Quelqu'un qui savait à propos du trésor... Quelqu'un bien décidé à se l'approprier.

Je tentai de mettre de l'ordre dans mes idées. Voyons, qui était au courant de cette histoire? La réponse vint très vite... Édouard Stéphane ! ! ! Sa qualité de notaire lui donnait accès à tous des secrets de la famille et Isidore m'avait avoué avoir renoué des liens avec notre parent... Lui avait-il parlé? C'est possible. Quelques éléments douteux, quelques confidences, Édouard Stéphane avait soupçonné le secret, compris l'objet des recherches d'Isidore... Voilà pourquoi il était si en colère de voir l'héritage lui échapper. Il voulait entrer en possession de la maison pour pouvoir effectuer tranquillement ses fouilles... Mais alors... s'il a fait en sorte de devenir le propriétaire de la maison, il ne va pas en rester là... Mo aussi, je suis condamnée...

Je regarde sans la voir l'eau qui coule à mes pieds. Que faire ? Aller voir la police et tout raconter... L'idée ne m'enchant pas. Je n'ai aucune preuve de la culpabilité d'Édouard

Stéphane, il me faudrait parler du trésor et de l'alibi fourni, il y a six ans, à Isidore... Je n'en ai aucune envie.

Je dois me débrouiller seule. Mais que ferai-je en face d'un homme prêt à tout ? Comment résister ?... Et pourtant, je n'ai pas l'intention de fuir. Non, je ne quitterai pas la maison de Camargue, bien que je doive reconnaître qu'à cette heure, ma peau ne vaut pas bien cher... Ma résolution est suicidaire : c'est comme si je mettais moi-même une arme dans la main d'un tueur et le fleuve est là, tout proche et menaçant.

Je dois réfléchir... Avant toute chose, écrire ces lignes afin de porter témoignage de mon histoire. Si, après le week-end de la Toussaint, je suis encore vivante, je les détruirai moi-même avec une grande joie, car la perspective de mourir ne m'enchanté nullement.

Mais d'ici là, je vais déposer cette chronique, bien visible, sur la table du séjour: S'il arrive ce que je redoute, elle pourra aider un éventuel enquêteur à comprendre les motifs de ma tragique mésaventure.

Fait en Arles, le 27 octobre 2002

M. et Mme Carandol s'étaient assoupis. Ils avaient résisté un grand moment au sommeil, mais, vers deux heures du matin, tous deux ronflaient gentiment. Ce n'était pas de la mauvaise volonté de leur part, mais la journée à la ferme avait été rude. Pourtant, ils avaient promis à Daphnée de rester vigilants. Cette petite était tellement perturbée ! L'histoire de la malédiction lui faisait tellement peur ! Elle les avait supplié de venir passer la nuit chez elle. « Je ne serais vraiment rassurée que si vous êtes dans la chambre à côté de la mienne ? Juste cette nuit là ! Après, ce sera fini. » Ils avaient accepté de bon cœur. Malgré la vétusté de la pièce, le lit était confortable...

Le hurlement les fit sursauter. Le cœur fou et les yeux exorbités, ils se redressèrent d'un même mouvement. Le drame ne se déroulait pas dans la maison. Sans prendre le temps d'enfiler leurs robes de chambre, ils se précipitèrent à l'extérieur. La pluie leur cingla le visage. Affolés, ils coururent en direction de l'endroit d'où, leur semblait-il, ce cri affreux était parti. Ils arrivaient en vue du fleuve lorsqu'un grand « plouf » les stoppa net, pas de doute, quelqu'un venait de tomber dans le Rhône... Ils reprirent leur course. La nuit était noire. Malgré leurs appels angoissés, rien ne répondit. L'eau s'était refermée sur sa proie. Complètement affolés, ils retournèrent chez eux afin de téléphoner pour appeler à l'aide...

Étrange disparition dans le sud de la France (De notre envoyé spécial en Camargue)

« Une étrange disparition alimentaire, en ce moment, les conversations dans la région Arlésienne. Mlle Daphnée S... une jeune parisienne qui venait d'hériter d'une maison située au bord du Rhône à quelques kilomètres de la cité provençale a, semble-t-il, disparu durant le week-end de la Toussaint. On craint que la malheureuse ne se soit noyée. En effet, l'endroit a déjà été le théâtre de plusieurs accidents du même type. La police, alertée par des voisins et rapidement sur les lieux, reste très discrète quant au déroulement de l'enquête. Mais les recherches pour retrouver le corps de la victime sont restées infructueuses et il est à craindre que l'actuelle crue du fleuve ne permettent jamais de savoir ce qu'il s'est réellement passé ».

Je réprime un bâillement en reposant le journal français sur la table basse de la terrasse. La nuit a été longue, j'ai beaucoup dansé et je ne suis jamais vraiment réveillée avant 14 heures. Seule la curiosité m'a fait sortir de mon lit plus tôt... Depuis un mois, je lis tous les matins les nouvelles de France. Cette fois-ci, ça y est. J'ai droit à un entrefilet... J'espère qu'ils ne vont pas

cherche trop longtemps. Je n'aimerais pas que l'administration gaspille l'argent du contribuable pour moi. À part ce léger détail, je suis bien tranquille : Nassau et ma nouvelle identité me mettent à l'abri des indiscrets.

Avec une certaine délectation, je repense à ces dernières années... Comment j'avais découvert que le tas de pierres effondrées à côté du ponton était en réalité les vestiges d'un ancien oratoire. Comment j'avais prévenu Isidore que je pensais avoir découvert la clef de l'énigme du « trésor de la Juive » : Bien entendu; il n'était pas question de lui révéler quoi que ce soit au téléphone. Je m'étais rendue sur place... J'y étais arrivée à la nuit tombée, et nous allés directement à l'endroit supposé-. Nous avons creusé sous ce qui nous avait paru le socle de l'édifice. La caisse était là. Non pas une cassette, mais bel et bien une caisse... Le clair de lune - avait fait scintiller les -bijoux fabuleux et les quatre lingots qu'elle contenait...

En relevant la tête, j'avais croisé le regard fou d'Isidore et j'avais su ce qui allait se passer. De toute façon, je l'avais prévu. Je me suis levée lentement et j'ai reculé. Je, sentais dans mon dos le bouillonnement des eaux en furie: Lorsque mon cousin s'est élancé, je n'ai eu qu'un petit mouvement à faire. L'aïkido est une technique qui permet d'utiliser la force de l'adversaire pour sa propre défense. Je suis assez- bonne en- aikido. Une simple pichenette m'a permis de le pousser dans le courant... Sans émotion, j'avais regardé Isidore se noyer.

Transporter le trésor dans ma petite Clio et repartir immédiatement pour Paris...

Personne ne s'était aperçu de mon escapade. J'étais fabuleusement riche... J'aurais pu aussi bien disparaître à ce moment... La police n'aurait probablement pas fait le lien avec le drame du midi. Mais il y avait Édouard Stéphane... Il m'a contacté dès le lendemain de la mort d'Isidore. Les deux hommes se voyaient souvent. Des confidences avaient été échangées.

Édouard Stéphane était plus ou moins au courant de l'histoire... Il n'avait aucune preuve de ma présence en Camargue, la nuit fatale. Il ne pouvait pas savoir ce qui s'était passé... Mais il avait des doutes, j'en étais sûre. Un enrichissement soudain et il allait se lancer sur ma trace comme un chien de chasse sur la piste d'un lièvre. Il fallait ruser... Trouver une belle histoire a servir à ceux qui se poseraient là question de savoir ce que j'étais devenue... J'avais provoqué « l'accident » d'Isidore au bon moment de l'année et la malédiction de la Juive allait faire les beaux jours des commères du quartier. Qui pourrait penser que j'attendrais deux ans pour profiter du pactole ? Pourtant, il me fallut bien cela de temps pour réaliser discrètement ma fortune et organiser ma nouvelle existence...

Ma disparition avait été un jeu d'enfant... se glisser silencieusement hors de la maison pendant que mes obligeants voisins dormaient à poings fermés, pousser mon plus beau hurlement depuis la rive du Rhône et jeter une grosse pierre dans l'eau au moment où j'étais certaine qu'ils ne pourraient pas manquer de l'entendre... Avec cette pluie providentielle et la nuit d'encre, les malheureux, sous le coup de leur réveil intempestif, ne risquaient pas de me chercher ailleurs que dans le fleuve ! ! ! J'étais tranquille... Rejoindre la voiture de location que j'avais garée à deux kilomètres m'est apparu comme une promenade de santé...

Le bleu de l'océan s'accorde parfaitement avec le cocktail que je sirote, langoureusement allongée sur mon matelas de plage... Inutile de photographier le paysage : toutes les agences de voyage proposent ces posters qui font rêver les bonnes gens. Je ferme les yeux.

Édouard Stéphane risque d'avoir quelques ennuis... Je vois d'ici les gros titres : Le notaire a-t'il fait disparaître sa cousine ? Ça va en occuper plus d'un pendant quelque temps... Mais il n'y aura jamais de preuves et l'histoire, tôt ou tard, sera oubliée... Édouard Stéphane finira bien par hériter de la maison. Osera t'il l'habiter ? De toute façon, je m'en fiche. Il ne m'a jamais été sympathique, il aime trop l'argent.